LÉON-FRANÇOIS HOFFMANN

Professeur, Department of French and Italian, Princeton University,
Princeton, N.J., (1964), spécialiste de la littérature haïtienne

(1976)

“Complexité linguistique et rhétorique dans *Gouverneurs de la Rosée* de Jacques Roumain.”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie retraité du Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Léon-François HOFFMANN

“Complexité linguistique et rhétorique dans *Gouverneurs de la Rosée* de Jacques Roumain.”

Un article publié dans **PRÉSENCE AFRICAINE. REVUE CULTURELLE DU MONDE NOIR**, no 98, 2e TRIMESTRE 1976, pp. 145-161.

[Autorisation formelle accordée par le Professeur Hoffmann le 29 novembre 2010 de diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]

Courriel : hoffmann@princeton.edu

Polices de caractères utilisée : Times New Roman, 14 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 3 septembre 2012 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Léon-François HOFFMANN

“Complexité linguistique et rhétorique
dans *Gouverneurs de la Rosée*
de Jacques Roumain.”

Un article publié dans **PRÉSENCE AFRICAINE. REVUE CULTURELLE DU MONDE NOIR**, no 98, 2e TRIMESTRE 1976, pp. 145-161.

[145]

LÉON-FRANÇOIS HOFFMANN

Professeur, Department of French and Italian, Princeton University,
Princeton, N.J., (1964), spécialiste de la littérature haïtienne

**“Complexité linguistique et rhétorique dans
Gouverneurs de la Rosée de Jacques Roumain.”**

Un article publié dans **PRÉSENCE AFRICAINE. REVUE CULTURELLE DU MONDE NOIR**, no 98, 2e TRIMESTRE 1976, pp. 145-161.

L'historien de la littérature ou le critique littéraire qui se met au service des lettres haïtiennes est promis à la frustration : la plupart des textes dont il veut faire l'apologie ou l'analyse sont épuisés et ne se trouvent Plus guère qu'à la bibliothèque Saint-Louis-de-Gonzague, à Port-au-Prince, à la Bibliothèque nationale de Paris, ou dans telle ou telle bibliothèque universitaire des Etats-Unis. À quoi bon, est-on tenté de se demander, vouloir faire connaître *La Vengeance de la terre ou Mambo*, alors que le commun des lecteurs n'a pas la moindre chance de se procurer ces romans ? Tant d'ouvrages haïtiens introuvables en librairie (et donc de plus en plus oubliés) seront-ils un jour réédités ? On ne peut que le souhaiter ¹.

Ne traiter que des ouvrages qui se trouvent dans le commerce, c'est se limiter à un nombre de titres ridiculement bas. Particulièrement en ce qui concerne le roman. Sans parler des ancêtres, Emeric Bergeaud, Antoine Innocent ou Frédéric Marcelin, il est proprement scandaleux que ni *Compère général Soleil*, ni *Fonds des Nègres*, ni *La Case de*

¹ L'espoir est cependant permis : la maison Fardin a reproduit dernièrement plusieurs romans de Frédéric Marcelin et de Fernand Hibbert. De son côté, Kraus Reprints (Nedeln, Lichtenstein), a reproduit *Récolte* dans le volume d'œuvres de Félix Morisseau-Leroy.

Damballah, ni *Canapé-Vert* ne figurent sur la liste. On s'attriste à penser que la jeunesse - haïtienne [146] ou étrangère - risque de ne jamais en connaître que les résumés fournis par Gouraige, Pompilus ou Fleischmann.²

Les difficultés auxquelles le critique se heurte sont peu de chose en comparaison de celles qui confrontent le romancier. Hénock Touille les a résumées³ : On ne publie en Haïti qu'à compte d'auteur, les tirages n'atteignent que rarement le millier d'exemplaires, le public virtuel se réduit à quelques centaines de personnes. Sauf rares exceptions, publier à Port-au-Prince, c'est renoncer à tous droits d'auteur et se contenter d'une célébrité purement locale. Pour toucher un plus large public et se faire connaître à l'étranger, le romancier haïtien s'adressera à un éditeur parisien ou québécois.

Facile à dire. Encore faut-il que le comité de lecture de Gallimard ou du Seuil comprenne le manuscrit et décide qu'il sera compris des Français et autres Francophones clients des libraires⁴. Par le fond comme par la forme, le roman doit être jugé accessible à un nombre suffisant de lecteurs en puissance pour que sa publication puisse se révéler rentable⁵.

Qu'un roman mette en scène des personnages haïtiens évoluant dans un milieu que la grande majorité des lecteurs ne connaît que par ouï-dire n'est pas un obstacle en soi. L'exotisme a du bon, qui a habitué le public aux pays lointains et aux mœurs étrangères par le truchement de la littérature, du cinéma, du livre d'images ou du reportage de presse. Notre écrivain en sera quitte pour y mettre un peu du sien, afin de faciliter la compréhension au lecteur étranger. Au même titre

² Ghislain Gouraige, *Histoire de la littérature haïtienne*, Port-au-Prince, N.A. Théodore, 1960 ; Pradel Pompilus, *Manuel illustré d'histoire de la littérature haïtienne*, Port-au-Prince, Deschamps, 1961 ; Ulrich Fleischmann, *Ideologie und Wirklichkeit in der Literatur Haitis*, Berlin, Colloquium, 1969.

³ Dans son Introduction à *Demesvar Delorme*, Imp. des Antilles, Port-au-Prince, 1968.

⁴ J'entends par Francophone, « capable de lire la langue française », et regrette que le terme *Francophonie* soit si souvent identifié à une politique d'impérialisme culturel.

⁵ Le livre de Gérard Tougas, *Les Écrivains d'expression française et la France*, Denoël, 1973, examine dans le détail les problèmes auxquels les écrivains de langue française « non-métropolitains » ont à faire face.

que ses confrères québécois, martiniquais, africains, voire français de France qui, comme Simenon ou Malraux, transportent le lecteur hors de son univers familial.

Le problème n'est pas là. C'est la question de savoir si le romancier doit faire usage du créole, du français académique ou du français plus ou moins « haïtianisé » ou « créolisé » qui a suscité en Haïti des prises de position retentissantes, passionnées et généralement imprécises. Les considérations politiques, les revendications sociales, parfois les antagonismes d'ordre personnel [147] jouent un rôle important dans ces controverses. Le, contraire eût été surprenant.

Certains réclament l'emploi exclusif du créole, ce qui permettrait certes au romancier de garder les quelques 10% de ses concitoyens qui ne sont pas illettrés, car tout Haïtien, sans distinction de classe, domine parfaitement le créole. Une campagne systématique d'alphabétisation (si jamais elle est entreprise) viendrait peu à peu grossir leur nombre. Mais il perdrait bien entendu ses lecteurs non haïtiens, qui devraient attendre d'éventuelles traductions. Objectivement parlant, il n'y aurait dès lors aucune raison de se soucier du public francophone plus que du public hispanique, russe ou japonais. Le problème de la langue serait résolu.

Ce point de vue est loin d'être sans mérite, mais pour toutes sortes de raisons qu'il est inutile d'énumérer ici, son adoption dans un avenir prévisible est peu probable : le romancier haïtien continue, comme ses prédécesseurs, à se servir du français, ou du moins d'un certain français.⁶ Comment écrire de façon que ses lecteurs non haïtiens puissent aborder son oeuvre directement, comme le font ses compatriotes ?

Il a certes une solution, qui revient en somme à s'auto-censurer : composer de telle manière que rien ne laisse deviner son origine. Il peut, par exemple, choisir ses héros hors de Haïti, les faire évoluer loin des Antilles. C'est ce qu'a fait Demesvar Delorme dans *Frances-*

⁶ S'il existe bon nombre de recueils de contes en créole, on peut remarquer que le *Dictionnaire de bibliographie haïtienne* de Max Bissainthe (Washington, D.C., Scarecrow Press, 1951 ; supplément [1950-1970], Scarecrow Press, 1973), ne signale qu'un seul roman dans cette langue. Et encore, : s'agit-il d'un roman, ou d'une série d'ouvrages courts. Le titre en est *Cauzemen paysan ; souveni, conte, provèbe ak gnou roman dramatik*. Le volume, dû à Luxembourg Mondésir, a été publié à Port-au-Prince en 1948.

ca, qui se passe en Turquie et en Italie pendant la Renaissance. Et après tout, pourquoi pas ? L'action de *La Condition humaine* se déroule bien à. Changhaï, la majorité de ses personnages ne sont pas Français. Dans *On est toujours trop bon avec les femmes*, de Raymond Queneau, des insurgés irlandais luttent contre l'armée britannique. Et, après le récit de la bataille de Waterloo, les Français disparaissent de *La Chartreuse de Parme*.

En adoptant cette solution, qui implique l'usage du pur français de France, le roman n'a plus d'haïtien que la nationalité de son auteur. Elle nous intéresse d'autant moins que rares sont les romanciers à l'avoir choisie.

Ou bien, tout en prenant son pays pour cadre et ses compatriotes pour protagonistes, le romancier peut s'efforcer d'abstraire sa propre sensibilité nationale, de faire comme s'il n'était pas [148] Haïtien lui-même, de s'inspirer du Français Hugues Rebell, auteur de *Les Nuits chaudes du Cap-Français*, ou de l'Américain Kenneth Roberts et de sa tristement célèbre *Lydia Bailey*. Bref, ne pas tenir compte de ses concitoyens et ne viser que le public étranger. Au pire, en sacrifiant à un exotisme généralement teinté de racisme, au mieux en travaillant dans l'abstrait, le général, l'universel, à la manière de Julien Gracq ou de Jorye-Luis Borbes.

Mais le fait est que la majorité des romanciers haïtiens ont jusqu'ici considéré cette solution comme une trahison et l'ont refusée. Ulrich Fleischmann signale (après Price-Mars) que la notion d'engagement est au cœur même de la littérature haïtienne ⁷. En ce qui concerne la poésie, l'affirmation appelle quelques réserves ; en ce qui concerne le théâtre et surtout le roman, elle me paraît entièrement justifiée.

Tout roman est nécessairement et histoire d'une (ou de plusieurs) âme, et chronique d'une société. Le roman haïtien – à de rares exceptions près – est en plus dénonciation et exaltation explicites de la vie nationale. Il est engagé dans la lutte pour réformer ou éliminer certains aspects de la vie haïtienne, pour en préserver et en vivifier d'autres. En Haïti, plus que dans aucun autre pays de langue française, le

⁷ U. Fleischmann, op. cit., p. 9 ; J. Price-Mars : « Essai sur la littérature et les arts haïtiens », in *De Saint-Domingue à Hatt*, p. 13.

roman est une forme d'action. Et c'est avant tout sur ses propres compatriotes que le romancier veut agir.

Mise à part sa légitime aspiration à une renommée internationale, le romancier doit donc s'adresser à la fois à ses concitoyens dans l'intérêt d'une Haïti meilleure, et aux étrangers (sur. tout à ceux qui appartiennent comme lui à la communauté linguistique francophone) pour défendre et valoriser à leurs yeux sa patrie si souvent dénigrée.

Cette double optique implique nécessairement l'usage d'une langue que le lecteur haïtien reconnaîtra pour sienne et que le lecteur français ⁸ n'aura pas de difficulté à comprendre. Chaque romancier l'élabore à sa manière, à l'aide du français académique, des particularités « régionales » du français parlé en Haïti, et du créole.

Je voudrais, à titre d'exemple, examiner les ressources linguistiques que Jacques Roumain a utilisées dans *Gouverneurs de la rosée*. Ce texte a l'avantage de se trouver dans le commerce et d'être - dans l'original ou en traduction - le roman haïtien qui a conquis le plus large public. De plus et surtout, Roumain a su jouer sur toute une gamme de registres linguistiques, les [149] harmoniser pour créer une écriture profondément originale, qui apporte en même temps un enrichissement considérable au patrimoine littéraire de la Francophonie. ⁹

La première remarque qui s'impose est que Roumain a inclus dans son roman un certain nombre de notes en bas de page, et ce dès l'édition originale, celle de Port-au-Prince, 1944. Elles se rapportent essentiellement à deux sortes d'unités linguistiques : celles qui sont en espagnol dans le texte, et des mots et des expressions en créole.

On se souvient que Manuel Jean-Joseph rentre au pays après quinze années passées à Cuba. Des mots espagnols sont entrés dans son vocabulaire. Certains (mais pas tous) seront traduits en note : *huelga*

⁸ Pour simplifier, j'entendrai par *Français* toute personne non haïtienne capable de lire le français.

⁹ La meilleure étude générale en date sur Jacques Roumain est celle de Carolyn Fowler Gerald, *A Knot in the Thread : The Life and Works of Jacques Roumain*, Ph.D., University of Pennsylvania, 1972, qui comporte une excellente bibliographie. On consultera également *L'Univers romanesque de Jacques Roumain*, de Roger Gaillard (Port-au-Prince, H. Deschamps, 1965), et *Sur « Gouverneurs de la rosée »*, de Jean-Claude Fignolé (Port-au-Prince, 1974), pénétrante analyse de l'idéologie du roman.

(grève), *qué pasa ?* (que se passe-t-il ? », *viejo* (vieux), *alto !* (halte-là !), *vamos !* (allons !), etc. Il arrive d'ailleurs à Roumain d'édulcorer quelque peu ; ainsi : « *Haitiano maldito ! negro de mierda* » est rendu par « Maudit Haïtien, sale nègre. » Quoi qu'il en soit, ces notes sont destinées aussi bien aux lecteurs haïtiens qu'aux lecteurs français, les uns comme les autres étant censés ignorer l'espagnol. Mais d'autres mots ne sont pas annotés, soit parce qu'ils sont traduits ou expliqués dans le corps du texte, soit parce que le contexte les paraphrase : il est évident à la lecture que *Carajo* ne peut être qu'un juron ou que *bueno* signifie « bon ». Nous savons que Manuel « devait rentrer après la *Zafra*, ainsi que ces Espagnols appellent la récolte » ; lorsqu'il raconte à Annaïse sa vie dans les plantations cubaines, il dit : « Mais il y a quelque chose qui te fait *aguantar*, qui te permet de supporter. » Manuel ayant traduit pour la jeune fille, Roumain n'a pas besoin de le faire pour le lecteur.

Seul Manuel emploie quelques mots d'espagnol, ce qui contribue à le caractériser et à le distinguer des autres habitants de Fonds-Rouge. La prise de conscience du héros, l'élargissement de son horizon par le combat collectif s'est produit en terre étrangère. Cet apprentissage permet à Manuel de réaliser ses capacités de meneur, d'appliquer dans son village natal les leçons apprises pendant quinze années passées dans les plantations cubaines. Quinze années : quoi d'étonnant à ce que son créole soit mélangé d'espagnol ?

Les notes qui se réfèrent à des mots ou à des expressions créoles sont bien entendu destinées au lecteur français, et parfaitement [150] inutiles pour le lecteur haïtien. Elles sont de deux sortes : certaines se bornent à traduire du créole en français : Ainsi, en revoyant son fils, la vieille Délira murmure : « *Pitite mouin, ay pitite mouin* », c'est-à-dire : « Mon petit, ah mon petit. » Et, à moins de connaître le créole, comment comprendre la chanson qui commence :

*Femme-la dit, mouché, pinga
ou touché mouin, pinga-eh.*

sans la note qui traduit : « La femme dit Monsieur, prenez garde à ne pas me toucher, prenez garde » Parfois la traduction ne suffit d'ailleurs

pas, et Roumain doit chercher une équivalence ; pour le proverbe *Pis-sé qui gaillé, pas cumin*, la note porte : « Le pissat dispersé n'écume pas » équivaut : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse ».

Lorsqu'il s'agit d'un mot qui n'a pas d'équivalent exact en français, la note fournit une explication : un *coumbite* est « un travail agricole collectif », les *loâs* sont des « divinités du vaudou », c'est dans la *gaguière* que se déroule les combats de coqs, le *plaçage* est une forme de mariage paysan, le *clairin* est un alcool de canne, un *don* est un gros propriétaire, etc.

Si le français est la langue de base de *Gouverneurs de la rosée*, nous verrons que l'influence du créole et des particularités du français parlé en Haïti est sensible. Commençons par relever deux adaptations intéressantes du français académique, qui contribuent à l'haïtianisation du texte. On se souvient qu'après l'assassinat de Manuel, les habitants du hameau entonnent un cantique transcrit par Roumain dans un orthographe qui imite la prononciation du paysan haïtien :

Pa' quel excès dé bonté vous vous êtes cha'gé di poids dé nos crimes, vous avez souffè ine mô crielle pou' nous sauvé dé la mô.

.....

C'est maintenant Seigneu' qué vous laissez aller en paix vot' serviteu', selon vot' parole.

L'auteur utilise ici une ficelle traditionnelle de l'humour français, tout en la désarmant. L'accent étranger - ou même simple [151] ment régional - fait infailliblement rire le Français : témoin les anecdotes marseillaises ou l'accent petit-nègre (puisque c'est de ça qu'il s'agit). Le mérite de Roumain est précisément que, dans le contexte, cette prononciation « défectueuse » devient profondément touchante et symbolique : consciemment ou pas, la louange des paysans ne s'adresse pas à la divinité catholique, qui n'a qu'une réalité abstraite et nébuleuse pour ces serviteurs des *loâs*, mais à un des leurs, identifié au Fils de l'Homme, à Manuel, qui a effectivement « souffert une mort cruelle » pour les « sauver de la mort ». L'art du romancier, c'est ici d'utili-

ser un registre linguistique banal à des fins originales, c'est en somme de donner un sens plus pur aux mots de la tribu : loin de provoquer l'hilarité, le cantique tel qu'il est transcrit ajoute une note profonde à la douleur de ceux qui le chantent.

Et nous ne serons certes pas tentés de sourire des fautes d'orthographe lorsque, sur la tombe de Manuel, « Antoine écrira, car il sait, d'une écriture appliquée et maladroite :

CI-GIT MANUEL JAN-JOSEF » ¹⁰

Non certes que Roumain méprise le comique fondé sur l'incongruité linguistique. Témoin le récit du Simidor Antoine, qui raconte comment, dans sa jeunesse, il a fait la conquête de sa fiancée :

À l'époque, on était plus éclairé que vous autres nègres d'aujourd'hui, on avait de l'instruction : je commence donc dans mon français français : « Mademoiselle, depuis que je vous ai vue, sous la galerie di presbytè, j'ai un transpô d'amou' pou' toi. J'ai déjà coupé gaules, poteaux et paille pou' bâtir cette maison de vous. Le jou' de not' mariage les rats sortiront de leurs rati-nes et les cabrits de Sor Minnaine viendront beugler devant notre porte. Alô, pou' assurer not' franchise d'amour, Mademoiselle, je demande la permission pour une petite effronterie. »

Cette déclaration où le lecteur français ne voit qu'un réjouissant charabia, le lecteur haïtien en identifie facilement le style : [152] c'est une parodie de celui des lettres de demande en mariage que les jeunes paysans adressent aux parents de celle qu'ils aiment. (On se souvient que Manuel commande à M'sieur Paulma, un gros mulâtre qui connaît les écritures, celle qu'il destine aux parents d'Annaïse.) Ces missives,

¹⁰ Si le fils de Bienaimé Délivrance a Jean-Joseph pour nom de famille, c'est que l'usage africain s'est conservé dans les campagnes haïtiennes. Le nouveau-né reçoit non seulement un prénom mais un patronyme, souvent celui d'un parent ou d'une personne que l'on désire honorer. Manuel a reçu le nom de son grand-père, « défunt Josaphat Jean-Joseph, le père de Bienaimé ».

composées et écrites par les écrivains publics de village dans un style devenu traditionnel, s'efforcent naïvement d'atteindre à une élégance fondée sur l'emphase et la complication. Le lecteur haïtien, lettré par définition, en apprécie parfaitement le saugrenu, autant et plus que le lecteur français.

Ce passage, et celui où les paysans chantent des cantiques, montrent que le « français français » est pour eux une sorte de langue sacrée, à n'utiliser que dans les grandes occasions. La correction et même le sens des paroles prononcées importent peu : l'essentiel est de marquer la solennité de l'occasion par l'adoption du langage de cérémonie. Bien des auteurs ont signalé que le français joue pour les paysans haïtiens un rôle analogue à celui du latin pour ceux de France. Et souvenons-nous qu'Aristomène, le Père Savane, succédané du prêtre de campagne, vient marmonner des oraisons à la veillée funèbre de Manuel. Cet ancien sacristain, renvoyé pour avoir jeté son dévolu sur la gouvernante de Monsieur le Curé, parle français sans accent et connaît même quelques mots de latin, des *vobiscum*, *saeculum* et *dominum* qui impressionnent fort l'assistance et que Roumain traite de *bafouillis* sacré. En d'autres termes, les paysans sont capables de suivre à peu près les prières en français, mais pas du tout celles en latin. La langue liturgique du catholicisme est en somme tout aussi mystérieuse que le « langage », ces formules incantatrices du vodou, dont le sens est perdu même pour les adeptes.

Latin, français « incorrectement » prononcé, français macaronique des lettres de demande en mariage, créole, espagnol, contribuent certes à la richesse linguistique de *Gouverneurs de la rosée*, mais ce n'est pas leur présence qui fait toute l'originalité du roman, du moins dans notre optique. Ils constituent en effet des systèmes préexistants, que Roumain choisit d'inclure tels quels, sans leur faire subir de transformation. Là où il innove - à mon avis - c'est dans le jeu subtil d'une langue française « haïtianisée » ou « créolisée » qu'il transcrit, mais aussi qu'il forge.

Langue française haïtianisée, langue française créolisée, comment les différencier l'une de l'autre ? Sans doute faudrait-il commencer par définir le « français haïtien » d'une part, le créole de l'autre. La chose semble à première vue facile, du moins en ce qui concerne tant la syntaxe et la prononciation que le lexique. Théoriquement donc, rien ne distingue la langue écrite à Port-au-Prince de la langue écrite à Paris :

il suffit de parcourir les textes officiels (Constitution, codes, manuels scolaires) pour s'en [153] convaincre. Il n'en va pas exactement de même en ce qui concerne la langue parlée. Il existe une prononciation - ou au moins une intonation - haïtienne, tout comme il y a un accent parisien, méridional, normand, belge, québécois, etc. L'Haïtien qui, ayant séjourné en France, s'est « débarrassé » de son « accent » jouit d'un prestige certain auprès de ses compatriotes ; n'empêche qu'il y reviendra une fois rentré au pays, sous peine de paraître prétentieux.

Sur l'origine, la nature et le détail des particularités du créole, l'unanimité est loin d'être faite ¹¹. Disons cependant qu'il s'agit bien d'une langue, qui « descend » sans doute du français, comme le français « descend » du latin, mais qui, par certaines particularités de sa structure, par les divers changements phonétiques qui se produisent à partir des mots originels, par l'intonation qui lui est spéciale et - bien entendu - par un nombre considérable de mots qui ne dérivent pas du français mais de l'espagnol, de l'anglais, de langues africaines, voire de l'arawak, est parfaitement incompréhensible au Français métropolitain.

En fait, les choses sont plus compliquées. En parlant français, les Haïtiens, quel que soit le milieu auquel ils appartiennent, utilisent volontiers des mots, des expressions, des proverbes, parfois des phrases entières en créole. Tout comme les Corses ou les Alsaciens peuvent interjecter des expressions dialectales en parlant entre eux la langue officielle.

Mais le français haïtien présente aussi certaines particularités qui ne sont pas nécessairement des créolismes. Ainsi l'emploi de *laisser* pour *quitter*, de *retourner* pour *revenir*, de *lessiveuse* pour *blanchisseuse*, de *farandoleur* pour *fanfaron*, etc. La question est de savoir si telle ou telle tournure est un « créolisme » (c'est-à-dire si elle s'emploie et en créole et en français haïtien), ou un « baïtianisme » (c'est-à-dire employée seulement en français haï. tien mais pas en créole).

Or. le créole n'est pas différent du français au même degré que le corse ou l'alsacien. Par exemple, le mot *capon* (dans le sens de poltron, lâche), archaïque en « français français » est usuel tant en fran-

¹¹ Pour un état présent de la question, on consultera André-Marcel d'Ans, *Le Créole français d'Haïti*, La Haye-Paris, Mouton, 1968.

çais haïtien qu'en créole, tandis que bailler pour donner est purement créole : parlant français, l'Haïtien ne l'emploierait jamais.

Il est évident que le lecteur haïtien de *Gouverneurs de la rosée* n'aura aucune difficulté à distinguer un « créolisme » d'un « haïtianisme » et à identifier les expressions forgées par Roumain sur des modèles préexistants. Ce n'est pas le cas pour le [154] lecteur étranger, qui se trouve à chaque page devant des emplois du français compréhensibles, certes, mais qui lui semblent exotiques. Malgré les notes en bas de page, malgré les commentaires explicatifs que Roumain fournit dans le texte même, il y a deux lectures possibles de *Gouverneurs de la rosée* : celle de l'Haïtien, qui est bien entendu la meilleure, et celle du Français, souvent approximative et parfois erronée. Par exemple, le Français peut trouver puérile la peur qu'Annaïse a des *loups-garous* ; il ne sait pas que, pour l'adepte du vodou, il s'agit d'âmes en peine, sortes de vampires qui guettent la nuit les passants isolés pour leur sucer le sang. Il ne sait pas que la *Maîtresse de l'eau* est une divinité des Indiens arawaks entrée dans le panthéon vodou. Il ne sait pas en quoi consiste le jeu de *trois-sept* (qui est un jeu de cartes). Il ne sait pas que pour le paysan haïtien vodouisant, l'âme est composée du *gros bon ange* et du *petit bon ange*, ce dernier identifié au *loâ* personnel de l'individu, qu'il protège des maléfices. Il ne sait pas l'importance fondamentale des contes et des devinettes dans la vie intellectuelle paysanne. Bref, une édition critique du roman à l'usage du lecteur non haïtien devrait, pour être complète, multiplier explications et commentaires. À la limite, une telle édition pourrait constituer une bonne introduction à la vie sociale, économique et intellectuelle du paysan haïtien ¹².

Si le lecteur français a parfois l'impression de se trouver devant une langue inventée de toutes pièces par l'auteur, il n'aura pas tout à fait tort. Je veux dire que tous les personnages du roman sont des campagnards (ou, comme on dit en Haïti, et comme l'a écrit Roumain, des *habitants*). Les habitants, nous le savons, ne parlent que créole ; or, Roumain les fait parler français. Et ce français n'est pas une traduc-

¹² L'édition Progrès du roman, publiée à Moscou en 1964, comporte d'ailleurs de nombreuses notes en fin de volume. Bien que ces notes, dues à Tatania Petrova soient destinées aux étudiants soviétiques, le lecteur français les consultera avec profit.

tion du créole, mais une adaptation. Il n'est pas sans intérêt de relever quelques-unes des techniques que le romancier utilise pour arriver à une langue qui réussit à conserver la saveur du créole sans en avoir la difficulté.

Commençons par remarquer que Roumain renonce à adapter les principales particularités syntactiques du créole : invariabilité du genre des noms, indication du pluriel par l'adjonction du suffixe *yo*, invariabilité des pronoms personnels (*mouin*, *ou*, *li*, etc.), postposition de l'article défini ou indéfini, etc. : la syntaxe française est respectée. Roumain renonce également à l'emploi de l'onomatopée exclamative, si importante dans le créole. Les [155] « Oh ! », les « Ho ! », les « Ah ! », les « Hé ! » que l'on trouve dans le texte ont le même contenu sémantique qu'en français ¹³. Ce que l'on trouve en nombre considérable, ce sont des mots ou des expressions créoles que le Haïtien n'emploie pas en parlant français. Roumain ne les transcrit pas directement, mais par le mot français dont elles proviennent. Ainsi, avant d'entrer dans une maison, la coutume veut que l'on dise *Onè* et qu'on attende la réponse *Réspè* pour passer avant. Ce que Roumain transcrit *Honneur* et *Respect*. Le mot *malédictionné* n'existe pas : le créole dit *madichonin*, qui vient de *madichon*, déformation de l'original français *malédiction*. Pour exprimer la surprise, le vieux Bienaimé (père de Manuel) s'exclame : *Tu ne me diras pas* et la vieille Délira : *Ne me dis pas*, ce qui traduit le créole *Ou pa ta dim*, *sa ou* tout simplement *Pa dim*. Pour épilepsie, Roumain choisit *mal caduc*, car cette maladie s'appelle *mal kadi* en créole. On pourrait multiplier les exemples et remarquer que Roumain emploie systématiquement le verbe *bailler* pour *donner*. Ce qui donne, pour le lecteur français, un parfum d'archaïsme paysan. Mais le lecteur haïtien reconnaîtra dans *Baille-moi ta main* : *Ban-m min ou*, dans *je vous baille mon merci* : *M ba ou mès mouin*, et ainsi de suite. De même pour *héler*, dans le sens *d'appeler*, que l'on retrouve constamment. Le verbe créole est *rélé* qui serait incompréhensible pour le lecteur français : Roumain choisit donc le mot

¹³ Dans son féroce et cocasse roman *Les Chiens* (R. Laffont, 1961), Francis-Joachim Roy évoque « ... toute une gamme de 'Hem !', de 'Han !', de 'Ayayaye !', de mines, de petits sifflements, de grognements, de gloussements, de branles du chef, par quoi les Haïtiens depuis les temps lointains de l'esclavage officiel, ont accoutumé de se communiquer entre eux les nuances les plus subtiles de leur pensée » (p. 112).

français originel, qui ne s'emploie ni en créole ni en français haïtien. Ce souci d'intelligibilité est bien illustré par une exception à l'emploi systématique de *mitan* pour *milieu*. *Mitan* est uniquement créole, mais tout Haïtien sait ce qu'est le *poto-mitan* (pilier central du hounfort, d'une haute valeur symbolique et rituelle dans le vodou). Or, lorsque Roumain l'évoque, il utilise cette fois l'expression poteau central, le lecteur français risquant fort de ne pas comprendre le terme technique *poto-mitan*.

Outre ces adaptations du créole, Roumain emploie une foule de particularités linguistiques communes au français haïtien et au créole : un exemple frappant est l'habitude de « souligner l'affirmation ou la négation par un oui ou pour un non [...] qui se prononce sur une intonation différente du reste de la phrase » ¹⁴. [156] Et, en effet, nous trouvons : c'est vrai, oui c'est un grand événement, oui ; il n'était pas honorable, non je ne sais pas, non, etc. Un autre usage qui se retrouve à maintes reprises est l'emploi systématique du pronom personnel renforcé : *La misère, je la connais, moi-même ; Moi, j'aime les cigares bien forts, moi-même ; Un péché, moi je dis que c'est un péché, c'est ce que je dis moi-même*. On pourrait également signaler *nègre/négresse* qui « s'emploie couramment à la place de individu, homme, gens, parfois même pour désigner une personne de la race blanche » ¹⁵ : *Gervilen est un nègre boissonnier* (un homme porté sur la boisson) ; Délira s'écrie : *O, Bienaimé, nègre à moué* (O, Bienaimé, mon homme) ¹⁶ ; le père de Manuel constate : Oui [...] en vérité le nègre est une pauvre créature. Ce dernier exemple illustre une fois de plus qu'il y a deux lectures possibles de *Gouverneurs de la rosée* : celle de l'Haïtien, qui déchiffre en fonction de la langue de son pays, et celle du Français, qui risque fort une lecture « erronée », en donnant à tel mot ou à telle expression une résonance qu'ils n'ont pas en Haïti. Le remarquable est que Roumain choisit ces ambiguïtés de façon à ce

¹⁴ Pradel Pompilus, *La Langue française en Haïti*, Paris, Institut des Hautes Études de l'Amérique latine, 1961, p. 47. Je n'ai pas besoin de dire le profit que j'ai tiré de cette remarquable étude, où de nombreuses citations de *Gouverneurs de la rosée* illustrent d'ailleurs des particularités de la langue française en Haïti.

¹⁵ *Idem, ibidem.*, p. 192.

¹⁶ Il est significatif que l'auteur transcrit *moué* et non pas *moin*, qui aurait nécessité une note.

que les deux lectures soient possibles. Bienaimé aurait pu vouloir dire que l'homme en général est une pauvre créature (dans le sens philosophique), ou bien que c'est le nègre en particulier qui est une pauvre créature (dans une société dominée par les mulâtres de la ville). Le titre même du roman illustre ce procédé : le lecteur français y voit une trouvaille poétique ; le lecteur haïtien y reconnaît le titre de *gouvèné rouzé* que porte, dans les campagnes, le paysan chargé de l'arrosage, de l'irrigation, bref de tout ce qui concerne la distribution d'eau (je remercie M. Ghislain Gouraige qui m'a aimablement donné ce renseignement).

On pourrait enfin dresser une liste de mots qui se trouvent dans le roman tout en n'étant pas (ou plus) utilisés dans le sens que Roumain leur donne, ni en français métropolitain, ni en français haïtien, ni en créole. Là encore, le lecteur n'aura aucun mal à les comprendre, soit par analogie, soit par le contexte. Ainsi [Gervilen], *avait la soulaison amère* (sur le modèle de *pendaison* et *d'avoir le vin triste*) ; c'est un nègre remuant, un nègre mouvementé ; *la moindre contrariaison faisait bouiller*, etc.

Deux autres particularités du texte mériteraient une étude systématique : l'abondance des proverbes, qui caractérise le créole, langue hautement allusive et sentencieuse. Relevons : *Ce n'est pas si tellement le temps qui fait l'âge, c'est les tribulations de l'existence ; le macaque ne trouve jamais que son petit est laid ; [157] l'insolence, c'est l'esprit des nègres sots ; avec les vieux bâtons on fait meilleure route ; si le travail était une bonne chose, il y a longtemps que les riches l'auraient accaparé*, etc.

L'autre particularité est difficile à analyser ; il semble que Roumain ait réussi à faire passer dans la langue de *Gouverneurs de la rosée* l'allure saccadée ¹⁷ de la phrase créole. Une étude morphologique et phonétique complète devrait contrôler cette affirmation quelque peu impressionniste. Je me bornerai à proposer quelques exemples :

Quel est ce grand causer que tu avais à me faire, et comment, moi Annaïse, je voudrais bien savoir, je pourrais aider un homme comme toi ?

¹⁷ Le terme est de Pompilus, op. cit., p. 116.

L'eau, faut sauver l'eau. Les ramiers, ils battent de l'aile dans le feuillage, les ramiers.

Manuel me disait, je l'entends encore, comme si c'était hier, il me disait : la vie, c'est un fil qui ne casse pas, qui ne se perd jamais et tu sais pourquoi ?

Pratiquement toutes les remarques qui précèdent semblent s'appliquer avant tout à la langue parlée et, par extension, à la langue dont Roumain dote ses personnages. On pourrait croire que l'auteur s'en tient au français académique dans les passages narratifs et descriptifs, réservant les richesses de son orchestration linguistique aux parties dialoguées. Un peu à la manière du Magloire Sainte-Aude de Parias, qui expose en français et fait parler ses protagonistes en créole :

L'apothicaire, qui portait un costume blanc, délavé, parla avec une intonation moqueuse :

- Mon chère, toute mouri cé mouri, an !

Il jeta sa cigarette et, prenant Tissandier par le bras :

- An-all' chita en-dedans-an-non. Moin, m'bouqué campé lan soleil-là.

L'appartement était comble. La mère de Gisèle taisait vis-à-vis à Edith, la fille de Darah. Téléfis, serré dans son complet de deuil, contemplait béatement son fils aîné ¹⁸.

[158]

Mais ce n'est, pas ainsi qu'est construit *Gouverneurs de la rosée*. Certes, nous entendons deux voix : celle de l'auteur, universitaire, ethnologue, diplomate, qui manie le français avec autant de maestria que

¹⁸ Clément Magloire-Sainte-Aude, Parias, Port-au-Prince, Impr. de l'État, 1949, p. 15.

les meilleurs écrivains de l'Hexagone, et celle de Manuel, d'Annaïse, de Bienaimé, de Délira, de Gervilen, bref des habitants de Fonds-Rouge, à qui Roumain a forgé une langue pour qu'ils puissent s'adresser aussi au lecteur français. Voici par exemple une courte description ; c'est la voix de Roumain que nous entendons :

Sous les lataniers, il y avait un semblant de fraîcheur ; un soupir de vent à peine exhalé glissait sur les feuilles dans un long murmure froissé et un peu de lumière argentée les lissait avec un léger frémissement, comme une chevelure dénouée.

En guise de contraste, voici un fragment de conversation entre Manuel et Annaïse :

- Je n'ai pas à te bailler d'explications. Je suis pressée ; laisse-moi passer.

- Réponds-moi d'abord. Je ne veux pas te taire, des violences, Annaïse. J'ai de la bonne amitié pour toi. Crois, moi, en vérité.

Elle soupira :

- Ay, mes amis, en voilà un homme entêté. On dirait qu'il n'a pas d'oreilles pour entendre. Je te dis de me laisser continuer mon chemin, oui.

On voyait qu'elle taisait un effort pour l'impatience et le mécontentement.

- Je t'ai cherchée tout partout, mais tu te cachais comme si j'étais le loup-garou lui-même...

L'intéressant est que ces deux voix, ces deux styles, si l'on préfère, se recoupent à chaque instant. De manière que les habitants peuvent très bien emprunter la voix de l'auteur, son vocabulaire, sa syntaxe,

pour devenir au sens propre ses, porte-parole. Ainsi Manuel dira aux gens de Fonds-Rouge divisés par la vendetta :

Je viens vous proposer la paix et la réconciliation. Quel [159] avantage avons-nous d'être ennemis ? Si vous avez besoin d'une réponse, regardez vos enfants, regardez vos plantes : la mort est sur eux, la misère et la désolation saccagent Fonds-Rouge. Alors, laissez la raison parler. Le sang a coulé entre nous, je sais, mais l'eau lavera le sang et la récolte nouvelle poussera sur le passé et mûrira sur l'oubli.

De même, l'auteur est très capable d'abandonner son français-français pour parler au nom de ses protagonistes, et dans leur langue :

C'est que les choses prenaient mauvais visage, la faim se faisait sentir pour tout de bon, le prix du gros-bleu montait en ville, alors on avait beau raccommoder le linge, il y en avait dont le derrière, sauf votre respect, paraissait par les baillements du pantalon comme un quartier de lune noire dans les déchirures d'un nuage, ce qui n'était pas honorable, non, on ne pouvait pas le prétendre.

On en arrive à ne plus très bien savoir cruel est l'auteur. Parfois c'est un témoin impassible qui se borne à camper le décor et à décrire l'action. Mais parfois il intervient, il se solidarise explicitement avec les habitants ; il lui arrive de passer brusquement de la troisième personne du pluriel à la première.

Mais ces habitants des mornes et des plaines, les bourgeois de la ville ont beau les appeler par dérision nègres pieds-à-terre, nègres va-nu-pieds, nègres-orteils (trop pauvres qu'ils étaient pour s'acheter des souliers) tant pis et la merde pour eux, parce que, question de courage ait travail, nous sommes sans reproche ; et soyez comptés, nos grands pieds de travailleurs de la

terre, on vous les foutra un jour dans le cul, salauds. [C'est moi qui souligne.]

Celui qui signe Jacques Roumain, c'est un romancier qui fait honneur à la littérature de langue française, mais ne serait-ce pas aussi un habitant en guenilles, qui souffre avec les siens et qui rumine leur rancœur ?

L'étonnant est ce contrepoint, ces variations constantes, ce passage parfois abrupt, parfois subtil d'un registre à l'autre, se produit à la lecture sans choquer, sans laisser paraître sa nature [160] de procédé rhétorique. De façon que seule l'analyse attentive du texte (devoir du critique, non pas du lecteur) permet de constater, non seulement la richesse de la langue de Roumain, mais aussi et surtout la virtuosité technique avec laquelle il l'utilise.

En guise de conclusion, pourquoi ne pas relire une page de Roumain, en remarquant la variété du lexique et en relevant le passage constant d'une voix à l'autre ? Dans cette dernière citation, quand est-ce la vieille Délira qui parle ? Quand est-ce Roumain ?

- Nous mourrons tous... - et elle plonge sa main dans la poussière ; la vieille Délira Délivrance dit : nous mourrons tous : les bêtes, les plantes, les chrétiens vivants, ô Jésus-Maria la Sainte Vierge ; et la poussière coule entre ses doigts. La même poussière que le vent rabat d'une haleine sèche sur le champ dévasté de petit-mil, sur la haute barrière de cactus rongés de vert-de-gris, sur les arbres, ces bayahondes rouillés.

La poussière monte de la grand'route et la vieille Délira est accroupie devant sa case, elle ne lève pas les yeux,, elle remue la tête doucement, son madras a glissé de côté et on voit une mèche grise saupoudrée, dirait-on, de cette même poussière qui coule entre ses doigts comme un chapelet de misère ; alors elle répète : nous mourrons tous, - et elle appelle le bon Dieu. Mais c'est inutile, parce qu'il y a si tellement beaucoup de pauvres créatures qui hèlent le bon Dieu de tout leur courage que ça

*fait un grand bruit ennuyant et le bon Dieu l'entend et il crie :
Quel est, foutre, tout ce bruit ? Et il se bouche les oreilles. C'est
la vérité et l'homme est abandonné.*

On a reconnu la première page de *Gouverneurs de la rosée* ; puisse-t-elle nous encourager à lire ou à relire ce roman, l'un des plus beaux de notre époque.

*
* *

L'influence de *Gouverneurs de la rosée* sur le roman haïtien est fondamentale, et mériterait une étude détaillée. Il n'est que de lire *Compère Général Soleil* de Jacques Stéphane Alexis (où Roumain est d'ailleurs mis en scène sous les traits de Pierre Roumel), ou mieux encore *Les Arbres musiciens* du même romancier [161] pour s'en convaincre. Il faudrait également montrer que ce roman s'inscrit dans un long processus d'élaboration : depuis ses origines, de façon d'abord timide, puis de plus en plus résolument, le roman haïtien cherche à façonner son originalité propre, à donner un cachet national non seulement à ses thèmes, mais aussi à son écriture. Reste, comme le signale Gérard Tougas, qu'il faudra attendre Roumain « pour que le mariage entre le français et le créole atteigne le chef-d'œuvre qu'est *Gouverneurs de la rosée* ». ¹⁹

D'aucuns prétendent que *Gouverneurs de la rosée* reste en fin de compte un roman français sur lequel Roumain a plaqué une mince couche d'haïtianisme relevant de l'exotisme plus que d'une véritable authenticité. D'autres, au contraire, voient dans l'amalgame roumainien un modèle qui montre la voie la plus féconde pour l'avenir.

¹⁹ G. Tougas. op. cit., p. X.

À en juger par les romans publiés depuis la parution de *Gouverneurs de la rosée*, il me semble que ce dernier point de vue a été confirmé par les oeuvres d'Alexis, d'Edris Saint-Amand, de F.-J. Roy, de Marie Chauvet. Qu'une nouvelle direction puisse être prise est possible et probablement souhaitable. Mais le critique, dans son rôle de serviteur et de l'écrivain et du public, ne pourra en juger qu'une fois qu'elle se sera dessinée. La parole est aux jeunes romanciers d'Haïti.

Léon-François *HOFFMANN*

Dept. of Romance Languages,
Princeton University.

Fin du texte